

Theodor W. Adorno

Modèles critiques

Interventions – Répliques

*Traduit de l'allemand
par Marc Jimenez et Éliane Kaufholz*

Payot

Exiger qu'Auschwitz ne se reproduise plus est l'exigence première de toute éducation. Elle prend à ce point le pas sur toute autre que je ne crois en rien avoir à la justifier. Je ne comprends pas qu'on ne s'en soit pas préoccupé davantage à ce jour. Lui trouver une explication serait monstrueux face à la monstruosité qui se produisit. Mais le fait que l'on ne soit guère conscient d'une telle nécessité montre bien que cette monstruosité n'a pas pénétré profondément dans les esprits, et qu'elle peut se répéter étant donné ce qu'est le niveau de conscience et d'inconscience des hommes. Discuter d'idéaux dans le domaine de l'éducation ne mène à rien face à cette exigence : plus jamais d'Auschwitz. Ce fut le type de barbarie contre laquelle se dresse toute éducation. On parle d'une menace de rechute dans la barbarie. Mais ce n'est pas une menace, Auschwitz fut cette rechute ; mais la barbarie persiste tant que durent les conditions qui favorisèrent cette rechute. C'est là qu'est toute l'horreur. La pression sociale continue à peser, même si la misère reste invisible. Elle pousse les hommes à l'indicible, qui prit à Auschwitz des dimensions historiques et mondiales. À la lumière de ce que dit Freud, et qui pénètre jusque dans la culture et la sociologie, l'une des réflexions les plus profondes me semble être celle selon laquelle la civilisation engendre l'anticivilisation et ne cesse de la renforcer. Ses écrits, *Malaise dans la civilisation* et *Psychologie des masses et analyse du moi*, mériteraient la plus large diffusion justement en corrélation avec Auschwitz. Si la barbarie s'inscrit

dans le principe même de la civilisation, il peut sembler désespéré de vouloir s'y opposer.

Lorsqu'on réfléchit aux moyens d'empêcher le retour d'Auschwitz, on est malheureusement obligé de prendre conscience de ce désespoir si l'on veut ne pas tomber dans le discours idéaliste. Il faut cependant essayer, même en constatant que la structure fondamentale de la société, et du même coup de ses membres, qui l'a conduite là où elle est, est toujours la même qu'il y a vingt-cinq ans. Des millions d'innocents — citer un chiffre ou même en discuter serait déjà manquer de dignité — furent assassinés délibérément. Voilà ce qu'aucun être vivant ne saurait classer rapidement parmi les accidents, des déviations du cours de l'histoire qui ne seraient pas à prendre en ligne de compte face à la grande dynamique du progrès, à l'*Aufklärung*, et aux prétendus progrès humanitaires. Le fait même que cela se produisit est l'expression d'une tendance de la société extrêmement puissante. J'aimerais signaler un fait qui — chose très significative — semble être ignoré en Allemagne, bien que Werfel s'en soit inspiré pour son best-seller, *Les Quarante Jours de Musa Dagh*. Durant la Première Guerre mondiale déjà, les Turcs — ceux qu'on appelait le mouvement des Jeunes Turcs, sous la direction de Enver Pascha et Talaat Pacha — ont fait assassiner plus d'un million d'Arméniens. Les plus hautes autorités militaires et gouvernementales allemandes étaient visiblement au courant mais ont tout gardé secret. Le génocide a ses racines dans la résurgence du nationalisme agressif qui s'est développé depuis la fin du XIX^e siècle dans de nombreux pays.

Par ailleurs, on ne peut s'empêcher de penser que l'invention de la bombe atomique, qui permet d'anéantir d'un seul coup des centaines de milliers de personnes, s'inscrit dans le même contexte historique que le génocide. On qualifie volontiers d'explosion démographique l'accroissement brutal de la population. Tout se passe comme si la fatalité historique préparait une contre-explosion, l'anéantissement de populations entières. Tout cela pour montrer à quel point les forces contre lesquelles il faut lutter sont celles du mouvement de l'histoire universelle.

Étant donné que la possibilité de transformer les conditions objectives — sociales et politiques — qui engendrent

de tels événements est extrêmement limitée, les tentatives visant à lutter contre leur réédition sont nécessairement repoussées au plan subjectif. Par là, j'entends essentiellement aussi la psychologie de ceux qui agissent ainsi. Je ne crois pas qu'il serait efficace d'en appeler à des valeurs éternelles à propos desquelles ceux qui sont susceptibles de commettre de tels méfaits se contenteraient de hausser les épaules. Je ne crois pas non plus qu'une information sur les qualités positives que possèdent les minorités persécutées serve à grand-chose. Il faut chercher les racines chez les bourreaux, non pas chez les victimes qu'on a laissé assassiner sous les prétextes les plus misérables. Ce qui est nécessaire, c'est que le sujet fasse retour sur lui-même. Il faut mettre en évidence les mécanismes qui produisent les hommes capables de telles actions, il faut leur montrer ces mécanismes et tenter d'empêcher qu'ils redeviennent ainsi en éveillant chez chacun la conscience de ces mécanismes. Ce ne sont pas les victimes qui sont coupables, pas même au sens des sophistes et des caricaturistes, comme on a tendance à le laisser dire encore parfois aujourd'hui. Les seuls coupables sont ceux qui ont libéré aveuglément leur haine et leur agressivité contre eux. C'est contre cet aveuglement qu'il faut travailler, dissuader les hommes de frapper dans tous les sens sans réfléchir sur eux-mêmes. Une éducation n'aurait de sens que si elle aboutissait à une réflexion critique sur soi. Mais comme tous les caractères, même ceux qui commirent des méfaits à l'âge adulte, se forment déjà dans la petite enfance, ainsi que nous l'a appris la psychologie des profondeurs, il faut que l'éducation qui veut empêcher que se reproduisent de tels actes s'attaque à la petite enfance. J'ai évoqué la thèse de Freud sur le malaise dans la civilisation. Mais elle va plus loin que lui n'a pu l'entendre ; surtout parce que entre-temps, la pression de la civilisation s'est démultipliée jusqu'à l'insupportable. Du même coup, les tendances à l'explosion qu'il a mises en évidence ont acquis une violence qu'il ne pouvait guère prévoir. Le malaise dans la civilisation a néanmoins un côté social — que Freud n'a pas ignoré, même s'il ne l'a pas analysé concrètement. On peut parler de claustrophobie de l'humanité dans le monde administré, d'un sentiment d'emprisonnement dans un contexte totalement socialisé aux mailles très

resserrées. Plus le filet est serré, plus on cherche à en sortir, puisque c'est précisément son resserrement qui empêche d'en sortir. C'est cela qui accroît la fureur envers la civilisation. La révolte contre elle se fait violente et irrationnelle.

Il est un schéma qui s'est confirmé dans toute l'histoire des persécutions ; la fureur prend pour cible les faibles, surtout ceux que l'on estime socialement défavorisés, et en même temps, à tort ou à raison, heureux. D'un point de vue sociologique, je me permettrai d'ajouter que notre société, tout en les intégrant de plus en plus, engendre des tendances à la désintégration. Juste sous la surface d'une vie civilisée et organisée, ces tendances sont extrêmement développées. La pression d'une universalité dominante sur tout ce qui est particulier, sur l'individu et sur les différentes institutions, a tendance à anéantir le particulier et l'individuel en même temps que sa capacité de résistance. En même temps que leur identité et leur capacité de résistance, les hommes perdent les qualités qui leur permettraient de s'opposer à ce qui, à un moment quelconque, les entraînerait de nouveau à commettre des monstruosité. Peut-être seront-ils encore à peine capables de résister lorsque des pouvoirs établis leur en donneront l'ordre, tant que cela se passera au nom de quelque idéal auquel ils croiront à moitié ou pas du tout.

Quand je parle d'éducation après Auschwitz, je pense à deux domaines : d'une part, l'éducation de l'enfance, du moins de la petite enfance ; puis d'une éducation générale qui crée un climat intellectuel, culturel et social où la répétition de ces choses n'est plus possible ; un climat donc, dans lequel les motifs qui ont abouti à l'horreur deviennent en quelque sorte conscients. Je ne peux naturellement me permettre d'esquisser le plan d'une telle éducation, même dans ses grandes lignes. Mais j'aimerais du moins signaler quelques points névralgiques. Bien des fois, aux États-Unis par exemple, on a imputé la responsabilité du national-socialisme et même d'Auschwitz à l'esprit de soumission à l'autorité des Allemands. J'estime, pour ma part, que cette explication est trop superficielle, bien que chez nous, comme dans beaucoup d'autres pays européens, les comportements autoritaires et l'autorité aveugle soient plus tenaces qu'on ne l'admettrait dans les conditions de la démocratie formelle. Il y a plutôt lieu de penser que le fascisme et la terreur qu'il

a préparée sont liés à la décomposition et à la chute des anciennes autorités établies de l'empire, à un moment où les hommes n'étaient pas encore psychologiquement prêts à se déterminer eux-mêmes. Ils ne furent pas à la hauteur de la liberté qui leur tombait du ciel. C'est pourquoi les structures de l'autorité prirent alors cette dimension destructrice, et si je puis dire folle, qu'elles n'avaient pas auparavant, ou du moins ne laissaient pas entrevoir. Quand on songe à quel point les visites de quelque potentat, qui n'ont plus aucune fonction politique réelle, suscitent les manifestations extatiques de populations entières, on a toutes raisons de soupçonner que le potentiel autoritaire est toujours bien plus fort qu'on ne devrait le penser. Mais j'aimerais insister expressément sur le fait que ce qui déciderait du retour ou du non-retour du fascisme n'est pas un problème de psychologie mais un problème de société. Je ne parle autant de psychologie que parce que d'autres moments plus déterminants échappent largement à la volonté de l'éducation précisément, quand ils n'échappent pas au contrôle de l'individu en général.

Souvent, les bien-pensants, qui n'aimeraient pas qu'on en revienne là, font référence à la notion d'engagement. Selon eux, le fait que les hommes ne s'engagent plus serait responsable de ce qui s'est passé là. La perte d'autorité, l'une des conditions de l'horreur, du sadisme, et de l'autoritarisme, est effectivement liée à cet état de choses. Pour le sens commun, il paraît évident de faire appel à des engagements qui mettraient un frein au sadisme, à l'esprit de destruction, en affirmant expressément : « Il ne faut pas. » Je considère néanmoins qu'il est illusoire de croire que faire appel à des engagements ou même exiger qu'on s'engage à nouveau afin que l'homme et le monde se portent mieux, changerait sérieusement quelque chose. On sent très vite ce qu'ont de faux des engagements exigés uniquement pour produire quelque chose — même le bien — s'ils ne sont pas ressentis profondément par les hommes eux-mêmes. Il est étonnant de voir la rapidité avec laquelle réagissent les hommes les plus naïfs et les plus stupides lorsqu'il s'agit de déceler les failles du meilleur. Ou bien ces soi-disant engagements servent de laissez-passer — on les accepte pour être reconnu comme bon citoyen —, ou bien ils suscitent haine et ressen-

timent, psychologiquement le contraire de ce à quoi ils sont censés servir. Ils signifient l'hétéronomie, la dépendance à l'égard de commandements ou de normes qui n'ont pas à se justifier devant la raison de l'individu lui-même. Ce que la psychologie appelle le sur-moi, la conscience, est remplacé, au nom de l'engagement, par les autorités extérieures, qui n'engagent à rien, et sont interchangeable, comme on a très bien pu le voir après l'effondrement du III^e Reich. Le fait justement d'être prêt à jouer le jeu du pouvoir et à s'incliner extérieurement devant le plus fort qu'on érige en norme, constitue la mentalité de ces bourreaux qui ne doit plus exister. C'est pourquoi se recommander de l'engagement est si néfaste. Les hommes qui l'acceptent plus ou moins volontairement se trouvent dans une sorte de constant état de manque de commandements. La seule véritable force contre le principe d'Auschwitz serait l'autonomie, si je puis me permettre d'utiliser l'expression kantienne, la force de réfléchir, de se déterminer soi-même, de ne pas jouer le jeu.

J'ai fait un jour une expérience effrayante : au cours d'un voyage au lac de Constance, je lisais un journal du pays de Bade, où l'on rendait compte de *Morts sans sépulture* de Sartre, une pièce où étaient représentées les choses les plus terrifiantes. Elle avait visiblement mis le critique mal à l'aise. Mais il n'expliquait pas ce malaise par l'horreur de la chose, qui est l'horreur de notre monde ; il s'y est pris de telle sorte que, face à une attitude comme celle de Sartre, qui présentait cette horreur, nous conservions cependant — je dirais presque — le sens de quelque chose de supérieur : de sorte que nous ne puissions reconnaître l'absurdité de l'horreur. Bref : à l'aide d'un noble bavardage existentiel, le critique voulait éviter de se confronter à l'horreur. C'est là surtout qu'est le risque de voir se répéter les choses, dans le fait qu'on s'en tienne éloigné et qu'on repousse même celui qui ne fait qu'en parler, comme si — dans la mesure où il le fait sans ménagement — il devenait lui le coupable à la place des criminels.

Pour ce qui est du problème de l'autorité et de la barbarie, il me vient à l'idée un aspect dont on ne tient guère compte en général. Il en est question dans le livre *Der SS-Staat* d'Eugen Kogon, qui présente des perspectives importantes sur l'ensemble du problème et que la science et la pédago-

gie n'ont pas intégré comme il devrait l'être. Selon Kogon, les bourreaux des camps de concentration, dans lesquels il a lui-même passé plusieurs années, étaient pour la plupart des fils de paysans. La différence culturelle qui subsiste entre la ville et la campagne est l'une des conditions de l'horreur, même si elle n'est pas la seule ni la plus importante. Loin de moi tout mépris à l'égard de la population rurale. Je sais que personne n'y peut rien s'il est né à la ville ou à la campagne. Je constate seulement qu'il a été sans doute plus difficile de sortir de la barbarie en pleine campagne que partout ailleurs. Même la télévision et les autres médias n'ont guère modifié la situation de ceux qui n'ont pas suivi tout à fait l'évolution culturelle. Pour moi, il m'apparaît plus juste de dire cela et de lutter contre, plutôt que de faire l'apologie sentimentale de quelque qualité particulière de la vie à la campagne qui risque de se perdre. J'irai même jusqu'à dire que l'un des objectifs les plus importants de l'éducation est de faire sortir la campagne de la barbarie. Cela nécessite toutefois une étude de ce qui se passe dans le conscient et l'inconscient de la population concernée. Il faudrait avant tout aussi se soucier de l'impact des médias modernes sur un état de conscience qui est loin d'avoir atteint celui du libéralisme culturel bourgeois du XIX^e siècle.

Et le système normal de l'école primaire qui pose souvent nombre de problèmes ne suffit pas à modifier cet état de choses. Je verrais bien toute une série de possibilités. L'une d'entre elles serait — et j'improvise — de prévoir des émissions de télévision qui tiennent compte des points névralgiques de cet état des consciences. Puis, j'imaginerais bien la formation de groupes mobiles d'éducation, composés de volontaires, qui se rendraient à la campagne, et que dans des discussions, des cours, et un enseignement complémentaire, les lacunes les plus dangereuses soient comblées. Je n'ignore pas que de tels individus auront du mal à se faire aimer. Mais il se formera néanmoins un petit cercle autour d'eux qui suivra, et c'est de là que tout pourrait partir.

Il ne faudrait pas céder à cette idée fausse selon laquelle la tendance primitive à la violence existe même dans les centres urbains, et justement dans les grands. Les tendances régressives — c'est-à-dire des individus présentant des penchants sadiques refoulés — naissent partout et résultent de

l'évolution globale de la société. Je rappellerai à ce propos le rapport faussé et pathologique au corps, qu'Horkheimer et moi avons décrit dans la *Dialectique de la raison**. Partout où la conscience est mutilée, elle se replie sur le corps et la sphère du corporel, et prend la forme aliénée d'un acte de violence. Il suffit d'observer certains individus frustes pour voir leur langage prendre des accents menaçants — surtout lorsqu'ils se sentent mis en cause ou contestés —, comme si les gestes linguistiques étaient ceux d'une violence physique à peine contrôlée. C'est ici qu'il faudrait étudier le rôle du sport que la psychologie sociale critique n'a pas encore suffisamment étudié. Le sport est ambigu. Il peut d'une part être anti-barbare, anti-sadique grâce au *fair play*, à l'esprit chevaleresque, aux égards pour le plus faible. Il peut d'autre part, par certains de ses aspects et de ses comportements, favoriser l'agressivité, la brutalité, le sadisme, surtout chez des personnes qui ne s'imposent pas elles-mêmes l'effort et la discipline sportive et se contentent de regarder. Ce sont ceux qui hurlent sur le terrain de sport. Il faudrait analyser systématiquement une telle ambiguïté. Dans la mesure où l'éducation a quelque influence, on pourrait appliquer ses résultats à la vie sportive.

Tout cela est plus ou moins lié à l'ancienne structure autoritaire, à des comportements — j'ai failli dire — du bon vieux caractère autoritaire. Mais ce que produit Auschwitz, ces types caractéristiques de l'univers d'Auschwitz, sont à l'évidence quelque chose de nouveau. Ils se caractérisent d'une part par l'identification aveugle avec la collectivité. Ils sont d'autre part modelés pour manipuler des masses, comme le furent les Himmler, Hess, Eichmann. Ce que j'estime le plus important pour prévenir un tel retour, c'est de lutter contre la prédominance aveugle de toutes les collectivités, d'accroître l'opposition contre elles, en mettant en évidence le problème de la collectivisation. Cela n'est pas aussi abstrait qu'il peut paraître à de jeunes progressistes, pressés de s'intégrer quelque part. On pourrait commencer par les souffrances que les collectivités imposent d'abord à tous les individus qu'elles accueillent. Il suffit de penser aux premières expériences que l'on a pu faire soi-même à

* Trad. française Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974.

l'école. Il faudrait lutter contre les sortes de coutumes, de rites initiatiques de toutes sortes qui imposent une souffrance physique souvent insupportable à un individu pour qu'il puisse se sentir intégré, un membre de la collectivité. Le caractère néfaste de coutumes telles que le bizutage ou les chahuts, ou toute autre coutume du terroir, est carrément une forme préliminaire des actes de violence nazis. Ce n'est pas un hasard si les nazis ont magnifié de telles horreurs et les ont cultivées en les qualifiant d'« usages ». La science trouverait là une des tâches les plus actuelles. Elle pourrait énergiquement renverser les tendances de l'ethnologie réquisitionnée par les nazis, pour donner une autre orientation aux survivances brutales et insidieuses de ces réjouissances populaires.

Ce dont il s'agit globalement dans ce domaine, c'est d'un prétendu idéal qui joue par ailleurs aussi un rôle important dans l'éducation traditionnelle, l'idéal de la dureté. Il peut même encore se référer à un aphorisme de Nietzsche — il n'y a pas de quoi en être fier —, lequel d'ailleurs voulait lui faire dire autre chose. Je me rappelle que, lors du procès des bourreaux d'Auschwitz, l'effroyable Boger fit un discours tonitruant dont le sommet fut un éloge de l'éducation à la discipline par la dureté. Il l'estimait nécessaire pour produire le type d'homme qui lui paraissait le plus adéquat. Ce modèle d'éducation par la dureté, auquel bien des gens croient sans doute sans y avoir réfléchi, est parfaitement erroné. Cette idée, selon laquelle la virilité consiste en un maximum d'aptitudes à supporter, servait depuis longtemps de masque à un masochisme qui — la psychologie l'a montré — ne s'associe que trop facilement au sadisme. La dureté tant valorisée à laquelle on doit être entraîné signifie purement et simplement l'indifférence envers la souffrance. Et elle ne fait pas tellement la différence entre sa propre souffrance et celle des autres. Celui qui est dur envers soi-même acquiert le droit d'être dur envers d'autres et se venge de la souffrance dont il ne pouvait pas montrer les manifestations, qu'il devait refouler. Il convient de faire prendre conscience de ce mécanisme et de développer une éducation qui ne distribue pas comme autrefois des primes à la douleur et à l'aptitude à la supporter. En d'autres termes, l'éducation doit prendre au sérieux une idée qui

n'est nullement étrangère à la philosophie : qu'il ne faut pas refouler l'angoisse. Si l'angoisse n'est pas refoulée, si l'on se permet d'éprouver effectivement autant d'angoisse qu'en mérite cette réalité, il est probable que la plupart des effets destructeurs des angoisses inconscientes et refoulées disparaîtront du même coup.

Les hommes qui s'insèrent aveuglément dans la collectivité se transforment eux-mêmes en quelque chose d'analogue à la matière inerte, et se suppriment en tant qu'individus autodéterminés. Cela va de pair avec la tendance à traiter les autres comme une masse amorphe. Dans *La Personnalité autoritaire*, j'ai rangé ceux qui se comportent ainsi comme relevant du caractère manipulateur, à une époque où le Journal de Hess et les notes d'Eichmann n'étaient pas encore connus. Mes descriptions du caractère manipulateur remontent aux dernières années de la Seconde Guerre mondiale. Il arrive que la psychologie sociale et la sociologie élaborent des concepts qui ne se vérifient empiriquement que plus tard. Le caractère manipulateur — chacun peut le contrôler dans les sources dont nous disposons à propos des chefs nazis — se distingue par la manie de l'organisation, l'inaptitude à faire directement l'expérience de la relation à autrui, une certaine forme d'insensibilité, un réalisme disproportionné. Il prétend à tout prix faire une soi-disant *Realpolitik* même chimérique. Il n'est pas une seconde où il ne pense ou désire que le monde soit autre, possédé qu'il est par la volonté de faire des choses, indifférent au contenu d'une telle action. Il érige en culte l'activité, l'efficacité pour elle-même, telle que la prône la publicité en faveur de l'homme actif. Si mes observations ne me trompent pas, et si l'on en croit certaines extrapolations résultant d'enquêtes sociologiques, ce type est beaucoup plus répandu qu'on ne pourrait le penser. Ce qu'illustraient autrefois seuls quelques monstres nazis peut être observé aujourd'hui chez de nombreux individus, ainsi les jeunes criminels, les chefs de bande ou autres dont les journaux parlent chaque jour. Si je devais ramener ce type du caractère manipulateur à une formule — peut-être ne devrait-on pas, mais cela facilite la compréhension —, je l'appellerais le type de la conscience réifiée. Pour commencer, les individus ainsi constitués se sont pour ainsi dire assimilés aux choses. Ensuite, lorsqu'ils le peuvent,

ce sont les autres qu'ils assimilent aux choses. L'expression « liquider » (*fertigmachen*), aussi populaire dans le monde des jeunes voyous que dans celui des nazis, exprime très précisément cela. Pour tout le monde, cette expression signifie que les choses ont été exécutées au double sens du terme. Selon Max Horkheimer, la torture est une adaptation des individus à la collectivité qui a été prise en charge et pour ainsi dire accélérée. Il y a quelque chose de cela dans l'esprit du temps alors que cela n'a pourtant rien à voir avec l'esprit. Je citerai simplement ce mot de Paul Valéry prononcé avant la Première Guerre, et selon lequel l'inhumanité aurait un grand avenir. Il est particulièrement difficile de lutter contre cela, du fait que des individus manipulateurs, qui sont en réalité incapables d'expériences vraies, se présentent de ce fait comme inaccessibles, ce qui les rapproche de certains malades mentaux ou caractères psychotiques, tels les schizoïdes.

Lorsqu'on essaie de lutter pour qu'Auschwitz ne se reproduise plus, il me paraît essentiel de faire d'abord la lumière sur les conditions d'apparition du caractère manipulateur, pour empêcher ensuite son apparition, autant que faire se peut, en modifiant ces conditions. Je voudrais faire ici une proposition concrète : examiner les coupables d'Auschwitz avec toutes les méthodes dont dispose la science, en particulier de longues psychanalyses, afin de comprendre, si possible, comment un individu devient ainsi. Ce que ces coupables pourraient encore faire de mieux, c'est — en contradiction avec leur propre structure caractérielle — d'aider à ce que cela ne se reproduise plus. Cela n'arriverait que s'ils voulaient participer aux études sur ce qui les a faits ce qu'ils sont. Il semble toutefois difficile de les amener à parler ; il ne faudrait à aucun prix emprunter quoi que ce soit à leur propre méthode. Or, dans le groupe qu'ils constituent, par le fait qu'ils se reconnaissent tous comme d'anciens nazis, ils se sentent tellement à l'abri qu'il n'en est guère à avoir manifesté le moindre sentiment de culpabilité. Mais il existe sans aucun doute dans la psychologie d'entre eux des points sensibles qui permettraient tout cela, par exemple leur narcissisme, ou plus simplement leur vanité. Pouvoir parler librement leur donne un sentiment d'importance, ainsi Eichmann qu'on a enregistré sur des kilomètres de bande.

On peut supposer en fin de compte que, même chez ces personnes, subsistent, si l'on creuse assez loin, des vestiges de l'ancien sens moral aujourd'hui souvent en voie de disparition. Une fois connues les conditions externes et internes qui firent d'eux ce qu'ils sont — si je peux faire l'hypothèse qu'on parviendra effectivement à les faire apparaître —, il sera sans doute possible d'en tirer des conséquences pratiques pour que de telles choses ne se reproduisent plus. Le succès ou l'échec d'une telle tentative ne se vérifiera que lorsqu'elle aura été entreprise; je ne voudrais pas la surestimer. Il ne faut pas oublier que les individus ne s'expliquent pas automatiquement à partir de telles conditions. Dans des conditions identiques, les uns évoluent dans un sens, les autres dans un autre. L'effort en vaut néanmoins la peine. Le simple fait de poser de telles questions fournit des possibilités d'élucidation. Car le propre d'un état de conscience ou d'inconscience dans ce qu'il a de funeste est que l'on estime son être ainsi — le fait d'être ainsi et pas autrement —, on l'estime à tort comme naturel, une donnée inéluctable, au lieu d'y voir le produit d'une évolution. J'ai évoqué la notion de conscience réifiée. Mais celle-ci est surtout une conscience qui se ferme à toute évolution, à toute reconnaissance de ce qui la détermine elle-même, et érige en absolu ce qui est ainsi. Si l'on parvenait à enrayer ce mécanisme infernal, il me semble que l'on aurait acquis quelque chose.

Par ailleurs, il faudrait analyser aussi, en rapport avec la conscience réifiée, le rapport à la technique, et pas seulement auprès des petits groupes. Il est aussi ambigu que le rapport au sport auquel il s'apparente. D'une part, chaque époque produit des caractères — type de répartition de l'énergie psychique — dont elle a socialement besoin. Un monde où la technique occupe la position clé qui est la sienne aujourd'hui produit des individus technologiques répondant à cette technique. C'est là un aspect positif de la rationalité: dans leur propre domaine, il sera difficile de leur en raconter et cela peut aussi avoir des effets plus généraux. Il y a d'autre part, dans la relation actuelle à la technique, quelque chose d'exagéré, d'irrationnel, de pathogène. C'est lié au «voile technologique». Les hommes ont tendance à prendre la technique pour la chose elle-même,

comme une fin en soi, possédant sa force propre, et ils oublient ainsi qu'elle est le prolongement du bras de l'homme. Les moyens — et la technique est l'ensemble des moyens visant à la conservation de l'espèce humaine — sont fétichisés, parce que les fins, une vie digne de l'homme, sont cachées et séparées de la conscience de l'homme. Tant qu'on se contente de généralités comme je viens de le faire, tout cela est clair. Mais une telle hypothèse est beaucoup trop abstraite. On ne sait absolument pas avec précision de quelle manière cette fétichisation de la technique s'imprime dans la psychologie des différents individus, où est le seuil entre une relation rationnelle avec elle, et cette surévaluation qui amène finalement l'un d'entre eux à imaginer un système de transport conduisant les victimes aussi rapidement et facilement à Auschwitz, mais à oublier ce qui leur adviendra une fois là-bas. Parmi ceux qui ont tendance à fétichiser la technique, il s'agit tout simplement de gens qui sont incapables d'aimer. Cela n'est pas pris au sens sentimental ni moralisateur, mais caractérise la relation, déficiente sur le plan libidinal, à d'autres personnes. Ce sont des êtres parfaitement froids, obligés de nier radicalement la possibilité d'aimer, et de retirer au départ leur amour aux autres individus avant même qu'il ne s'épanouisse. Les seuls possibilités d'aimer qui subsistent éventuellement en eux, ils ne peuvent les appliquer qu'à des moyens. Les caractères pleins de préjugés liés au complexe d'autorité, que nous avons traités à Berkeley dans *La Personnalité autoritaire*, nous en ont fourni maintes preuves. Un patient servant de cobaye — ce terme appartient lui-même déjà à la conscience réifiée — disait, parlant de lui: *I like nice equipment* («J'aime les jolies installations, les jolis appareils»), peu importe de quels appareils il s'agit. Son amour était investi par des objets, des machines en tant que telles. Ce qu'il y a d'ahurissant dans tout cela — ahurissant parce qu'il semble vain et sans espoir de lutter contre —, c'est que cette tendance va de pair avec celle de l'ensemble de la civilisation. Lutter contre signifie autant que s'opposer à l'esprit du temps; mais je ne fais que répéter ici ce que j'ai mentionné déjà au début lorsque j'évoquais les difficultés d'une éducation contre les tendances qui ont produit Auschwitz. Je disais que, d'une certaine manière, ces hommes étaient

froids. Parlons un peu de cette froideur. Ne serait-elle pas un trait anthropologique fondamental, donc de la constitution des hommes tels qu'ils sont dans notre société? S'ils n'étaient pas profondément indifférents à l'égard de ce qui arrive à tous les autres, excepté les quelques-uns auxquels ils sont étroitement liés, et si possible par des intérêts tangibles, Auschwitz n'aurait pas été possible, les hommes ne l'auraient pas accepté. La société dans sa forme actuelle — sans doute depuis des millénaires — ne repose pas — comme l'idéologie le prétendait depuis Aristote — sur l'attraction, l'attraction, mais sur la poursuite des intérêts de chacun au détriment des intérêts de tous les autres. Cela s'est enraciné au plus profond du caractère des hommes. Ce qui vient contredire mon observation — l'instinct grégaire de ce qu'on appelle *lonely crowd*, la foule solitaire, est une réaction à une telle démarche, un agrégat de gens complètement froids, qui ne supportent pas leur propre froideur, mais sont incapables d'y changer quelque chose. Aujourd'hui, tout homme sans exception se sent trop peu aimé, parce que chacun est insuffisamment capable d'amour. Il est certain que l'incapacité de s'identifier aux autres fut la condition psychologique la plus importante qui permit qu'Auschwitz existe dans une humanité à peu près civilisée et pas trop nuisible. Ce que l'on qualifie de «suivisme» fut au départ une affaire d'intérêt, le fait de percevoir avant tous les autres son propre avantage et ne surtout pas s'exposer, ne pas prendre de risques. C'est une loi générale des choses de ce monde. Se taire sous la terreur n'était qu'une conséquence de celle-ci. La froideur de la monade sociale, du concurrent dans son isolement, n'était que l'indifférence envers le destin des autres, ce qui explique que furent peu nombreux ceux qui réagirent. Les bourreaux savent cela : cela aussi, ils peuvent constamment le vérifier.

Comprenez-moi bien. Je ne voudrais pas prêcher l'amour. L'estime qu'il est vain de le prêcher : nul, au demeurant, n'aurait le droit de le prêcher, car le manque d'amour — je l'ai déjà dit — est un manque chez tous les hommes, sans exception, tels qu'on les rencontre aujourd'hui. Prêcher l'amour présuppose chez ceux auxquels on s'adresse une autre structure caractérielle que celle que l'on veut modifier. Car les hommes que l'on devrait aimer sont eux-mêmes

ainsi faits qu'ils ne peuvent aimer, et de ce fait ne sont pas tellement dignes d'être aimés. L'une des tendances profondes du christianisme, qui ne coïncidait pas tout à fait avec le dogme, fut de faire disparaître la froideur qui pénétrait toutes choses. Mais cette tentative a échoué; sans doute parce qu'elle ne touchait pas à l'ordre social qui a produit et reproduit cette froideur. Il est probable que cette chaleur dans les rapports humains à laquelle tous aspirent n'a jamais existé jusqu'à présent, sauf en de brèves périodes et dans de tous petits groupes, peut-être même parmi certaines populations sauvages aux mœurs paisibles. Les utopistes tant décriés ont bien vu cela. Ainsi Charles Fourier a-t-il défini l'attraction comme un ordre social digne de l'homme qu'il faut d'abord élaborer. Il a aussi perçu que cet état n'était possible que si les pulsions, au lieu d'être réprimées, s'épanouissaient et se libéraient. Si quelque chose peut aider à lutter contre la froideur qui est à l'origine de la catastrophe, c'est la connaissance de tout ce qui la conditionne effectivement et la tentative de prendre les devants sur le plan individuel pour agir contre ces conditions. On pourrait penser que moins on refuse de choses aux enfants, mieux on les traite, plus on a de chances de réussir. Mais là aussi les illusions nous guettent. Les enfants, qui ignorent tout de la cruauté et de la dureté de la vie, seront, une fois sortis du milieu qui les protège, d'autant plus exposés à la barbarie. Mais le plus difficile est d'éveiller à la chaleur des parents qui sont eux-mêmes des produits de cette société et sont marqués par elle. Inciter à donner plus de chaleur aux enfants suscite une chaleur artificielle, et du même coup la nie. En outre, l'amour n'a pas sa place dans des relations d'ordre professionnel telles que celles qui existent entre le maître et l'élève, entre le médecin et son patient, l'avocat et son client. L'amour est quelque chose d'immédiat et va à l'encontre des relations essentiellement médiatisées. Exhorter à aimer — si possible sous la forme impérative du *devoir* — fait partie de l'idéologie qui perpétue la froideur. Le propre d'une telle exhortation est de contraindre, de réprimer, et d'agir ainsi à l'encontre de la faculté d'aimer. Aussi la première étape serait-elle d'aider à prendre conscience de la froideur et des raisons de son existence.

Permettez-moi pour finir d'ajouter quelques mots sur les

possibilités d'une prise de conscience des mécanismes subjectifs sans lesquels Auschwitz ne serait guère possible. Il est indispensable de les connaître; de même que les mécanismes de défense stéréotypée qui bloquent une telle prise de conscience. Quiconque dirait encore aujourd'hui que ce n'était pas ainsi ou que ce n'était pas aussi grave prend déjà la défense de ce qui s'est passé et serait sans aucun doute prêt à laisser faire ou à participer si cela se reproduisait. Même si la connaissance rationnelle — comme la psychologie le sait précisément — n'élimine pas franchement les mécanismes inconscients, elle renforce du moins dans le préconscient certaines résistances et prépare un climat qui ne favorise pas les excès. Si la conscience culturelle était, dans son ensemble, pénétrée de l'idée du caractère pathogène de tendances qui trouvèrent leur compte à Auschwitz, les hommes contrôleraient peut-être mieux de telles tendances.

Il faudrait par ailleurs faire la lumière sur un éventuel déplacement de ce qui a éclaté à Auschwitz. Demain, ce peut être le tour d'un groupe autre que les Juifs, par exemple les vieux, que le III^e Reich a encore ménagés, ou les intellectuels, ou simplement des groupes marginaux. Le climat qui favorise le mieux de telles résurgences — je l'ai déjà signalé —, c'est le réveil du nationalisme. Il est agressif à ce point parce qu'à l'époque de la communication internationale et des blocs supranationaux, il ne peut plus vraiment croire en lui-même, et ne peut que donner dans la mesure s'il veut convaincre à la fois soi-même et les autres de ce qu'il peut avoir de substantiel.

Il faudrait en tout cas mettre en évidence des possibilités concrètes de résistance. Il faudrait, par exemple, revoir l'histoire des crimes d'euthanasie, auxquels la résistance qu'on y opposa en Allemagne empêcha de prendre les proportions projetées par les nazis. La résistance se limitait au groupe concerné; c'est là justement un symptôme frappant, largement répandu, de la froideur universelle. Mais celle-ci de plus est elle-même limitée si on la compare à l'insatiabilité que recèle le principe de persécution. De toute façon, quiconque ne fait partie d'un groupe directement persécuté peut être touché; il existe donc un intérêt égoïste et impérieux auquel s'adresser. Il faudrait finalement s'interroger sur les conditions spécifiques, historiquement objectives,

des persécutions. Ce qu'on appelle les mouvements de renouveau national, à une époque où le nationalisme est dépassé, constitue de toute évidence une proie facile pour les pratiques sadiques.

Tout enseignement politique devrait finalement concentrer ses efforts pour empêcher qu'Auschwitz ne se reproduise. Ce ne serait possible que dans le cas où, sans crainte de se heurter à des puissances quelconques, il se consacrerait ouvertement à ces problèmes importants entre tous. Il lui faudrait se constituer en sociologie, enseigner le jeu des forces sociales qui agissent à l'arrière-plan des formes politiques. Il faudrait soumettre à une étude critique — pour ne citer qu'un modèle — une notion aussi respectable que celle de raison d'État : en plaçant le droit de l'État au-dessus de celui des citoyens, on crée déjà les conditions de l'horreur.

Un jour, pendant l'émigration à Paris, Walter Benjamin me demanda, à un moment où je me rendais de temps à autre en Allemagne, s'il y avait encore là-bas suffisamment de bourreaux pour exécuter les ordres des nazis. Il y en avait. Pourtant, cette question était profondément pertinente. Benjamin sentait que les hommes qui le *font* agissent à l'inverse des bureaucrates et idéologues assassins, en contradiction avec leurs propres intérêts immédiats, assassins d'eux-mêmes tandis qu'ils assassinent les autres. Je crains que les mesures en vue d'une éducation aussi élaborée et complète que possible ne permettent guère d'empêcher que ne se reproduisent les bureaucrates assassins. Mais qu'il y ait des hommes, au bas de l'échelle, pour se faire les valets exécuteurs de ce qui perpétue leur propre asservissement et renoncent à toute dignité, qu'il y ait toujours des Boger et des Kaduk, voilà ce contre quoi l'éducation et l'information peuvent néanmoins encore un peu quelque chose.